

Ne croyez pas, cependant, que cet aveu se fasse franchement et simplement.

Les Chinois sont gens d'étiquette et ont une prédilection marquée pour les euphémismes.

Ainsi, au lieu de dire : "C'est bien, nous avons été battus, restons tranquilles, nous en avons assez, faisons la paix," voici comment s'exprime le Fils du Ciel :

"L'empereur de Chine ayant été informé que les Français ont humblement demandé la paix, daigne se rendre gracieusement à leur prière."

C'est très fort de la part de gens qui ont été rossés vingt fois depuis un an !

\*.\*

Les enfants ont des réponses d'une délicatesse telle que l'on serait parfois tenté de les prendre pour des courtisans consommés, si l'on ne connaissait pas leur franche et charmante naïveté.

Pierre, très bien disposé l'autre jour, venait de faire mille câlineries à sa maman, qui lui dit :

—De qui donc apprends-tu toutes ces gentillesses ?

—Mais..... de toi, maman !

LÉON LEDIEU.

[Pour le Monde Illustré]

LE TESTAMENT D'UN VIEUX GARÇON

RÉCIT

JEAN-MARIE BOUËT avait atteint la cinquantaine sans avoir songé à prendre femme.

Jusque là, il s'était fait ce curieux raisonnement : "Bien mal avisé est celui qui sacrifie sa liberté pour river à sa vie la lourde chaîne du mariage, et s'expose à toutes les angoisses et à toutes les obligations du chef de famille. Il est mille fois mieux d'être libre. On va où bon nous semble, on agit suivant ses goûts, sans se gêner et sans gêner les autres, enfin on se coule une vie des plus douce."

Mais depuis qu'il se sentait sur le déclin, depuis qu'il constatait le progrès des rides autour de ses yeux et sur son front, Jean-Marie Bouët pensait tout autrement.

Il ignorait, en effet, les soucis de la vie conjugale, il ne se faisait aucune idée des douleurs qui accablent le père de famille lorsque la maladie ou la mort viennent frapper ses enfants ; mais, d'un autre côté, il sentait l'ennui l'envahir, il se voyait dans l'isolement, il s'apercevait enfin qu'il lui manquait quelque chose.

Il n'avait pas à côté de lui une femme aimante et dévouée, dont la douce compagnie lui rendit la vie moins amère, qui partageât ses pensées et ses espérances.

Il était puni pour avoir dédaigné d'obéir à cette loi du Créateur, qui oblige l'homme du monde à se marier sous peine de déchéance morale et physique.

Il avait bien songé à ses neveux et à ses nièces pour jeter quelques fleurs sur son passage, pour ensoleiller un peu l'automne de sa vie, mais il découvrit bientôt que les attentions dont il était l'objet n'avaient qu'un but : sa fortune, car il était immensément riche, en argent, en actions de chemins de fer et en immeubles.

Les neveux et les nièces ne tarissaient pas de bon procédés à son égard, ils le cultivaient, comme on dit en termes vulgaires.

C'était à qui lui procurerait les meilleures occasions de se distraire. Les nièces surtout s'épuisaient en cajoleries de toutes sortes et en cadeaux gracieux, dont la plupart consistait en articles fins de toilette, parmi lesquels les casquettes de fumeurs, les turbans et les pantoufles à fleurs en reliefs étaient les plus nombreux. Bref, neveux et nièces ne juraient que par Jean-Marie Bouët.

Celui-ci sentait si bien que l'intérêt seul était au fond de toutes ces prévenances, qu'il eut à peine besoin de l'épreuve suivante pour s'en convaincre.

Discret comme tous les vieux garçons riches, il avait laissé croire que sa fortune était toute placée dans certaines actions d'un chemin de fer canadien, alors très en vogue et rapportant de gros dividendes. Tout à coup, ces actions baissèrent à tel point qu'un grand nombre de leurs porteurs furent totalement ruinés.

Chacun crut naturellement que Jean-Marie Bouët était du nombre.

Lui-même fit part à ses neveux de cet événement, en leur écrivant :

"Mes chers neveux, —Je suis ruiné de fond en comble. Pendant que j'étais riche, il n'était sorte de cadeaux que vous ne me fissiez. Je n'en avais nul besoin. Maintenant, je suis pauvre, je viens donc vous demander de me recueillir chez vous à tout rôle."

Ils s'excusèrent. Celui-ci était trop endetté pour augmenter d'avantage ses charges. Celui-là venait de perdre une somme considérable dans une spéculation malheureuse. Les plus durs pour lui furent ses nièces, toutes lui reprochaient d'avoir été imprudent et de n'avoir pas su conserver son bien.

Parmi les neveux de Jean-Marie Bouët, il y en avait un, Pascal, un ouvrier maçon, très pauvre. Il vivait à grande peine de son métier, dans un des faubourgs les plus reculés de Montréal.

Au temps de la prospérité de Jean-Marie Bouët, Pascal ne lui avait jamais fait de présent—il était trop pauvre pour cela—il allait seulement lui faire une visite au jour de l'an, par politesse.

Malgré que Jean-Marie n'aimât pas beaucoup Pascal, celui-ci, cependant, le chérissait en souvenir de sa mère qui ressemblait à Jean-Marie.

Un jour que Pascal apprit la ruine de son oncle, il alla le voir.

—Mon cher oncle, lui dit-il, dans notre faubourg on vit à très bon marché. Nous pouvons vous loger chez nous, sinon richement, du moins confortablement. Notre nourriture n'est pas bien délicate, mais il y en aura assez pour un de plus, venez chez moi, c'est de bon cœur que je vous offre l'hospitalité.

Jean-Marie fut vivement touché de cette offre, il l'accepta sur le champ et alla s'installer chez Pascal.

Il y vit des choses qu'il n'avait jamais soupçonnées : comment avec de l'ordre et de l'économie on peut tirer parti de tout ; comment avec une mutuelle affection entre les époux, une tendresse ferme pour les enfants, avec des concessions réciproques, avec une religion sincère, comment la paix peut régner dans un ménage que l'on croirait malheureux.

Pendant près d'une année, le dévouement de la famille de Pascal ne se démentit pas un seul instant. Au bout de ce temps, Jean-Marie Bouët, croyant l'épreuve suffisante, leva le masque, il parut recueillir quelques débris de sa fortune ; il se trouva enfin que jamais il n'avait été en déconfiture, et qu'il avait voulu seulement éprouver ses neveux.

Il aurait bien aimé rester encore avec Pascal, mais, de peur de le gêner, il préféra retourner à son ancienne demeure.

Pascal ne se montra pas plus empressé auprès de son oncle, maintenant qu'il était redevenu riche ; ce qu'il avait fait, c'était pour accomplir un devoir.

Cependant, les autres neveux, avides, recommencèrent leurs manœuvres ; Jean-Marie Bouët, on le sait, ne croyait guère à leur sincérité, mais il y était habitué, au point qu'il en vint presque à rapprocher à Pascal de l'oublier.

STANISLAS COTÉ.

(La fin au prochain numéro)

LA RUSSIE ET L'ANGLETERRE EN ASIE

(Voir gravure)

Nous croyons utile de dire quelques mots des pays et des peuples que la Russie et l'Angleterre entraîneront fatalement dans la guerre qui se prépare : les Turcomans-Tekkés et les Afghans.

Les Turcomans furent soumis par la Russie, à la suite de la campagne de 1880, qui aboutit à la conquête de l'Oasis de Merv. C'est là en effet que ces peuplades, vivant de rapine et de brigandage, avaient établi le centre de leurs opérations.

Enhardis par leur nombre et par la rapidité de leurs mouvements, ces pillards poussaient l'audace jusqu'à attaquer les expéditions partielles, chargées surtout de grandes reconnaissances.

Les Turcomans sont de haute taille, robustes, énergiques, durs à la fatigue et sachant supporter toutes les privations. Ils possèdent d'excellents chevaux, petits, mais vigoureux. Leur force armée

consiste en une nombreuse cavalerie, et la partie virile de la nation dépasse 300,000 âmes.

Ces simples détails suffisent à montrer de quels précieux auxiliaires la Russie dispose sur la frontière des Indes.

Les Turcomans, pour la plupart, habitent sous la tente, et ils mettent un certain luxe dans leur manière de se vêtir. Ils sont relativement riches, et leurs nombreux chameaux, moutons, chèvres, chevaux fournissent à tous leurs besoins, leur permettant même de se procurer du dehors ce qui leur manque.

Les femmes Turcomanes, qui sont coquettes, échangent volontiers les produits de leurs troupeaux contre des bijoux. Sous la tente ou dans la maison, elles sont simplement vêtues d'une longue chemise de toile bleue, fermée par devant et coiffées du *dochoutok*, mouchoir de coton blanc ou bleu, roulé autour de la tête. Mais, les jours de fête ou de cérémonie, c'est bien une autre affaire.

Par dessus la chemise on passe une robe d'étoffe de laine et même de soie, et sur le *dochoutok* prend place un grand bonnet sur lequel est monté un véritable édifice de feutre, revêtu d'étoffes, la partie la plus curieuse de l'ajustement. Le devant est entièrement couvert de pièces ou de médailles d'argent, dont deux rangées descendent le long du visage qu'elles encadrent, mêlées à de nombreuses chaînettes de même métal. Ainsi parées, les Turcomanes ressemblent à des idoles, ce qui n'empêche les Turcomans de les placer dans leur affection après les chevaux, ces compagnons de fatigues et de dangers.

LE SIÈGE DE TUYEN-QUAN

(Voir gravure)

TUYEN-QUAN était assiégé depuis la fin de janvier par La-Vinh-Phuoc, commandant environ 10,000 hommes, tant Pavillons-Noirs que soldats réguliers. Après la prise de Lang-Son, le général Brière de l'Isle et le colonel Giovanninelli marchèrent au secours de la ville. Le 2 mars, ils rencontrèrent Lu-Vinh-Phuoc qui, à la tête de 8,000 hommes, attendait les troupes françaises à Duoc, dans des positions retranchées formidables.

Malgré leur fatigue et l'infériorité du nombre, les troupes françaises, habilement conduites, furent merveilleuses d'entrain et de bravoure. Elles combattirent héroïquement et enlevèrent trois forts défendus par des mines. Le 3 mars, après un combat aussi acharné que celui de la veille, elles s'emparèrent des autres forts et mirent les Chinois en déroute. On délivra alors les assiégés. La conduite du commandant Dominé, qui a soutenu héroïquement le siège dans Tuyen-Quan avec 300 hommes, a été admirable.

Les assiégeants chinois étaient commandés par des Européens. Ils avaient ouvert, mais vainement, devant la ville, plusieurs tranchées parallèles et fait sauter une partie des remparts. L'ennemi avait même réussi à faire une brèche au corps de place. Les Français ont repoussé victorieusement sept assauts successifs et infligé à l'ennemi des pertes considérables.

Quant au chef de bataillon Dominé, qui commandait à Tuyen-Quan, il était depuis près d'un mois enfermé dans la ville avec la vaillante petite troupe et privé de toute communication avec le reste de l'armée, qui, avant de la délivrer, devait s'emparer de Lang-Son.

Depuis l'ouverture de la première brèche, c'est-à-dire depuis le 12 février, il a dû livrer des combats quotidiens et soutenir des assauts furieux. La place n'étant défendue que par de mauvais remparts annamites, le commandant Dominé avait fait construire une série de retranchements de seconde ligne devant lesquels l'ennemi a dû s'arrêter. Les Pavillons-Noirs et les Chinois, qui étaient en nombre considérable et pourvus d'artillerie et de fusils à tir rapide, ont constamment été repoussés avec de grandes pertes par les 300 braves qui formaient la garnison.

Le siège de Tuyen-Quan et la résistance héroïque du commandant Dominé méritent de prendre place, dans les fastes militaires, à côté des actions d'éclat les plus fameuses.

La France doit être fière de ses vaillantes troupes.